

UN HOMME HANTE PAR L'INSONDABLE.

Je ne le reverrai plus venir à ma rencontre sur le petit chemin de la Haute - Combe, clopin- clopant, quatre et trois sept, quatre et trois sept, plantant devant lui l'axe bras-canne, l'air faussement renfrogné, un vieux bonnet de laine grise visé sur son crâne de bonze, avec soudain le tronc qui se redresse, le regard perçant qui s'illumine d'un sourire, et cette voix sourde et chantante : "Salut, mon vieux ; content de voir qu'ils ne vous ont pas encore bouffé!"(1)

Des techniciens de la philosophie rompus aux subtilités de la dialectique, des bêtes à concours, des têtes à la fois bien faites et bien pleines, comme sait (ou savait) en produire l'université française, je ne suis pas sans en avoir rencontré un certain nombre. Mais de philosophe, au sens plein et noble du terme, je n'en ai connu qu'un seul, et ce fut cet infirme généreux et pudique, issu d'une lignée de paysans de la haute montagne, qui se trouva promu, à la suite d'une série de hasards, et plus ou moins à son corps défendant, " pape de la soucoupe".(2)

Quand je dis qu'il fut et restera pour moi LE philosophe, ce n'est pas de son oeuvre que je parle, encore qu'il nous ait laissé avec Métanoia, son meilleur livre, de nombreux articles stimulants. D'oeuvre, au sens classique, universitaire, du terme, il n'en avait pas; sur ce plan sa vie était un échec et il le savait. A Simone Gallimard, qui aurait aimé publier un livre sur sa pensée, il déclina poliment l'offre, affirmant n'avoir jamais commis que de "petits machins", semés au hasard des circonstances, parfois pour faire plaisir à des copains, ou simplement pour faire bouillir la marmite, puisqu'après tout il avait charge d'âmes. Il n'avait pas d'avantage de système, au sens technique que la philosophie donne à ce terme; dans sa tête, on devinait un labyrinthe, plutôt

qu'un jardin à la française. Et pourtant tous ceux qui l'ont connu et ou ont correspondu avec lui (la liste de ses correspondants, de Cocteau à Koestler, serait éloquente)- tous sont d'accord sur ce point: quelque chose d'étrange et de fascinant émanait de cet homme. Comment dire? On sentait que pour lui il n'y avait pas de devoir plus fondamental que de penser jusqu'au bout sa destinée, et il se soumettait à cette tâche avec un sérieux qui forçait le respect, bien qu'il s'efforçât de le camoufler sous une couche d'ironie. On sentait à son contact l'activité presque palpable de la pensée. C'était une impression que j'ai encore du mal à analyser, et que je n'ai ressentie avec cette force qu'à son contact. Etudiant, j'avais appris que pour Aristote le philosophe, avant d'être le technicien des idées abstraites qu'il est devenu, est celui chez qui a éclaté, comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, la stupéfaction nue d'exister. Je savais que l'étonnement est le père de la philosophie. Mais c'était là savoir livresque et seule la rencontre de cet homme hors du commun me fit comprendre la profondeur de cette pensée. Aimé Michel, je crois, vivait avec cette stupéfaction, que l'habitude émousse et recouvre chez le commun des mortels, philosophes professionnels y compris. Il m'a raconté que le choc du réel lui vint pour la première fois quand, enfant parlant à peine, il se trouva paralysé par la poliomyélite au point de perdre momentanément l'usage du langage, et que sa pensée, soudain privée d'un débouché articulé, se mit à tourbillonner dans sa tête et à prendre une densité et une dimension de plus en plus étranges.(3) Il m'a aussi rapporté cette expérience qu'il eut en classe de terminale, une sorte de vertige qui le saisit à la pensée du cogito qu'évoquait son professeur de philosophie. En fait il était absolument hanté par l'insondable, mot-fétiche de son vocabulaire. Ce vertige, je crois, ne le quittait pas; c'est à travers lui qu'il questionnait le réel, et il le communiquait parfois à ses interlocuteurs. Ce qu'il leur faisait sentir, en même temps que cet étonnement au sens fort, c'était la présence du mystère cosmique. Qu'on me pardonne d'évoquer ici des souvenirs personnels: c'est la seule manière de faire pressentir,

à ceux qui ne l'ont pas connu, qui fut vraiment Aimé Michel. Il m'est arrivé plusieurs fois de sortir de chez lui après une longue discussion en proie à un sentiment curieux. C'était comme si le réel s'était soudain démultiplié, comme si un voile s'était soudain déchiré. Ce n'était pas une idée intellectuelle, que l'on quitte dès que l'on pense à autre chose, mais un sentiment vécu, qui affectait toute pensée et toute perception. Les sapins qui frémissaient sous la lune, le sommet crayeux de Dormilhouse, mais aussi mes souvenirs, mes projets, ma propre destinée, tout cela m'apparaissait surchargé de sens, portes ouvertes sur d'autres mondes.

Bergson a écrit quelque part qu'un philosophe passe toute sa vie à tourner autour d'une unique intuition, sans parvenir à y entrer. Je vais essayer de dire l'intuition autour de laquelle tournait Aimé Michel, telle du moins que je l'ai sentie.

L'Hermite de Saint -Vincent les Forts tenait à première vue des discours contradictoires.

D'une part, il pariait pour l'évolution cosmique et affichait alors un optimisme de couleur teilhardienne. Pour lui ce que nous appelons depuis les Grecs l'"homme" n'a pas de nature fixe ; c'est une vague, un processus, un être à géométrie variable, promis à un grandiose avenir, qu'il faut penser à l'échelle cosmique. Il récusait toute interrogation philosophique sur l'être humain qui ne se plaçait pas à cette échelle. Pour lui (mais il s'excusait de cette forfanterie) la philosophie contemporaine restait tout simplement à faire. Peut-être par peur du vertige était-elle restée provinciale, cantonnée dans des cadres spatio-temporels désuets, et n'avait pas encore intégré les découvertes de l'astrophysique et de la paléontologie. C'était un visionnaire, habité par une sorte d'esprit prophétique. Il voyait dans chacun de nos actes significatifs le germe de quelque chose dont nous ne pouvons avoir aucune idée, sauf par analogie, en regardant derrière nous le chemin parcouru par l'espèce. Son

regard traversait les choses et les événements et apercevait des arrière-plans là où le commun des mortels ne voyait que des réalités triviales. Il pratiquait une sorte d'herméneutique de la vie quotidienne." Et si quelque chose de plus grand, se demandait-il, se cachait derrière tout acte humain?".(4) Si l'on peut deviner, en germe dans les premiers gestes de tendresse des pré-hominidés, les transports de Roméo et Juliette ; si, dans le premier outil peut se lire en filigrane la navette spatiale ; si, dans les premiers sons articulés et rythmés de nos lointains ancêtres sont en gestation l'injonction binaire fondatrice de la logique(5), et les cantates de Bach, de quelles dimensions l'outil, l'amour l'art et la science ne sont-ils pas alors porteurs?

Mais, d'autre part, Aimé Michel affichait un nominalisme teinté de pessimisme et tenait qu'à tout moment de son évolution la pensée humaine ne peut que se penser elle-même, et que son devenir cosmique lui est absolument inconcevable. Et c'est là qu'à ses yeux résidait le côté tragique de l'être humain, seulement capable de concevoir qu'il va s'abîmer dans l'inconcevable." Notre esprit sera vanné comme le grain".(6) Sans cesse il revenait sur cette idée, convaincu que nul ne peut la contempler en face sans sentir monter en lui l'épouvante. C'était une idée-épreuve, qui jouait dans sa pensée le rôle tenu par l'Eternel Retour dans celle de Nietzsche. En effet, si tout acte humain significatif ne trouve son sens plein que par les développements cosmiques dont il est porteur, cela veut dire que le sens s'enfuit en permanence ; qu'il est à la fois présent et absent, et que nous sommes tous des Joseph K., condamnés à mourrir sans avoir compris le sens de l'intrigue dans laquelle nous avons été jetés. Et il aimait citer le mot de la fin de Cocteau: " Je n'ai rien compris, remboursez!"

Aussi a-t-il médité toute sa vie sur le mystère de la souffrance, et particulièrement de la souffrance animale, à laquelle- devant, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, de plusieurs décennies la sensibilité actuelle- il a consacré des pages fulgurantes aux accents schopenhaueriens: tel texte, par

exemple, où il décrit un train de poulets en batterie promis à l'abattoir, qu'il observa par une nuit de gel intense, en gare de Dijon(7); telle préface(refusée par les Editions du Cerf) où il s'en prend à la théologie catholique, avant garde teilhardienne comprise, coupable à ses yeux d' avoir fait l'impasse sur le problème de la souffrance animale...(8)

Mais peut-on osciller sans inconséquence de l'optimisme teilhardien au pessimisme schopenhaurien? Est-ce bien cohérent? Aimé Michel n'était pas, il s'en faut, toujours cohérent. Mais ici ce n'est pas sa cohérence qui est en cause. Il n'oscillait pas entre les deux thèses. Il ressentait, je crois, simultanément, ces deux aspects; il était hanté par le côté à la fois grandiose et dérisoire de la vie humaine, par l'idée de la place" à la fois banale et sans prix que nous occupons dans l'ordre des choses." (9)Comme les grands mystiques il éprouvait à la fois la souffrance et la joie, mais son originalité était de projeter ce sentiment dans une méditation cosmologique. C'était là, à mon avis, l'intuition autour de laquelle il tournait, sa signature dans l'ordre de la pensée. Une intuition qui courait en filigrane dans de nombreux textes. Ainsi, dans un article écrit en 1986, entreprend-il de méditer sur l'improbabilité que j'ai d'être né, et d'être moi plutôt qu'un autre. Cette dernière, d'après les biologistes, se mesure par un nombre de 6 ou 7000 chiffres; "C'est, continue-t-il, et au-delà de toute imagination, le plus grand nombre de la nature. À titre de comparaison, les biologistes rappellent que le nombre total des atomes existant dans l'univers s'écrit seulement avec 76 ou 77 chiffres. Conclusion : "Je ne suis là que par le plus grand des hasards, expression qu'il faut prendre au pied de la lettre, puisqu'il n'en existe aucun, et de loin, qui l'égale". Me voici donc confronté à mon absolue singularité : dans tout l'univers aucun être exactement semblable à moi n'a jamais existé, et n'existera jamais. Et pourtant le Grand Foutoir (selon son expression préférée) qui m'a enfanté me déposera à la casse sans autre forme de procès. « D'un côté je suis le produit unique du monde, qui semble avoir fleuri pour moi depuis le big-bang. De l'autre mon apparition personnelle

lui est indifférente, comme l'absence de tous ceux, infinis en nombre, qui furent abandonnés sur la route de l'être avant d'avoir été. »(10)

Qu'il s'agisse de la forme aphoristique ou des thèmes abordés, on sent planer sur ces méditations la grande ombre de Blaise Pascal, le véritable maître d'Aimé Michel. Pascal qui, faut-il le rappeler, pour mieux faire ressentir le mystère de l'homme, développa tour à tour ces deux thèses : la grandeur de l'homme, qui porte en lui les germes de la vie divine ; et la misère de l'homme sans Dieu, livré au divertissement, au péché, et promis à la mort. Pascal qui, pour effrayer les libertins qu'il se proposait de convertir, dépeignait l'homme en proie au vertige cosmique. Et l'on peut dire que l'essentiel de la pensée d'Aimé Michel est une méditation sur des thèmes pascaliens, mais une méditation nourrie de l'astrophysique et de la paléontologie de cette fin du vingtième siècle. Avec cette différence que, pour trouver la solution du mystère de l'homme, l'auteur des Pensées se livrait à la Révélation, tandis qu'Aimé Michel refuse de se rendre à un dogme théologique quelconque et poursuit une méditation libre et solitaire, qui débouche sur un stoïcisme caractérisé : "J'ignore qui je suis, concluait-il dans l'article précité. Mais je choisis de confier mon ignorance à l'élan d'où je sors et que j'éprouve plus clairement que rien au monde. (...) Bien, mal, mots trop usés à se déguiser l'un dans l'autre. Je choisis d'aimer ce qui est, de désirer ce qui sera, comme le dernier insecte (...) Je trouve bien d'être là, je choisis de m'y trouver, je me réjouis de jeter à mon tour les dés truqués qui m'ont pêché au fond de l'insondable".(11)

Je ne puis évoquer la noble figure d'Aimé Michel sans dire un mot du rôle qu'il joua dans Planète.

Quel mal n'a-t-on pas dit de Planète? Cette revue fut, un temps, chargée d'à peu près tous les péchés de l'esprit non sans, -il est vrai-, de bonnes raisons. Mais la nostalgie du disparu m'amène à prendre la difficile défense d'une entreprise où il joua un rôle décisif ; et tout d'abord à la replacer dans son contexte.

Souvenons nous : c'était l'époque où un corset de fer ligotait le monde des idées, et où tout un ensemble de problèmes et de dimensions étaient exclus de la réflexion, exclusion qui se traduisait entre autres par l'absence de débouchés éditoriaux. Planète fut pour ma génération le ballon d'oxygène, une des rares sources où l'on pouvait s'alimenter à de nouvelles perspectives sur le réel. J'entends déjà certains puristes : il eût mieux valu ne pas ouvrir ces perspectives, que de le faire à la manière de Planète. En somme, et pour plagier Molière, il vaut mieux se tromper "selon la faculté " qu 'apercevoir une vérité dans des conditions non agréées par cette dernière. Car enfin, ces nouvelles perspectives, la revue de Pauwels les a sans doute ouvertes d'une façon pas toujours recommandable, mais elle a au moins eu le mérite de le faire. Et j'aimerais avoir le temps de me livrer ici à un parallèle cruel. Il s'agirait de prendre telle revue de référence de l'intelligentsia de l'époque, Tel Quel par exemple, et de dresser, tout simplement, la liste des problèmes qui y furent traités, disons, entre 1958 et 1968 ; puis de se livrer à la même opération, et pour la même période, avec Planète. On découvrirait que la plupart des problèmes soulevés par Tel quel sont désormais des problèmes morts, et que souvent les questions agitées alors par Planète sont celles qui, aujourd'hui, travaillent le monde contemporain. Or, Aimé Michel, avec sa plume acérée, et sa façon personnelle de tirer des questions neuves de n'importe quel sujet, fut souvent au coeur de ce que Planète avait de prophétique. Sur bien des points, Aimé Michel a devancé la sensibilité et les interrogations actuelles. Il a posé la question, qui obsède maintenant notre temps, de notre rapport à l'animal, de la souffrance animale, de l'intelligence animale. Il a anticipé les réflexions actuelles sur la probabilité de la vie cosmique (quand Evry Schatzman a publié Les enfants d'Uranie, il s'est même payé le luxe de prendre la plume pour le féliciter, dans une lettre où toute trace d'ironie avait été soigneusement effacée). Il a annoncé à longueur de pages le retour du religieux, et pas forcément pour s'en réjouir ; la remontée de l'irrationnel, et ses précédents catastrophiques

dans l'antiquité, étaient même une de ses obsessions. Il a anticipé le retour à cette sensibilité cosmique incarnée aujourd'hui par un Hubert Reeves avec le succès et le talent que l'on sait. Il a compris, vingt ans avant Michel Serres, que la nature était absente des réflexions des philosophes, et que c'était là un gros oubli. Il a devancé l'intérêt que rencontrent aujourd'hui les mystiques. Il a réfléchi à l'inéluctable transformation de l'homme par la technologie, qui commence aujourd'hui avec le déchiffrement du génome humain, les nouvelles techniques de conception, et se poursuivront demain par les manipulations génétiques. Et, comme tant de précurseurs, il nous a quitté sur la pointe des pieds, et ce sont d'autres qui, aujourd'hui, moissonnent ce qu'il avait semé.

Il avait avec la soucoupe un rapport ambigu, ne parvenant jamais, quoi qu'il en dise, à la renier tout à fait; il y pensait sans doute souvent, et n'en parlait plus, semble-t-il, qu'avec un petit groupe de gens, dont je n'étais pas, peut-être parceque nos idées avaient divergé sur ce problème. Entre nous (et cela valait aussi pour les amis avec qui je venais le visiter) un pacte tacite faisait qu'on n'abordait jamais ce sujet, sauf par de brèves allusions, si possible sous forme de clin d'œil(12). Il manifestait à l'égard de cette question un curieux mélange de fascination et de répulsion. Je me souviendrai toujours la visite chez le docteur X. C'était au retour. Nous venions d'entendre une série d'histoires toutes plus extraordinaires les unes que les autres. Il y eut un moment de silence dans la voiture puis il me dit soudain : "Vous voyez, c'est à la suite de cette affaire que j'ai arrêté de m'occuper de tout cela". Il en était venu à penser, à tort ou à raison, que ces marges du réel sont indécidables, et qu'il est vain de leur consacrer du temps.

Il me faut le dire ici : Aimé Michel, sauf peut-être dans les premiers temps, et, plus tard avec Masse et le docteur X, n' a jamais, au sens strict, étudié les ovnis, il ne leur a jamais consacré qu'une petite partie de son temps. La soucoupe était pour lui autre chose : une sorte de métaphore philosophique qui lui permettait

de déployer des idées, la pierre sur laquelle il revenait, de temps à autre, aiguïser son esprit. Ce fut à la fois sa force et sa faiblesse. Sa faiblesse parce qu'il en vint à confondre parfois cette métaphore avec un corpus de faits définitivement avérés, ce qui, à mon avis, le conduisit, sur ce point, à s'égarer parfois, et à égarer ses lecteurs ; il a agi comme un Rousseau qui aurait fini par prendre au pied de la lettre sa fiction de l'état de nature, et à la confondre avec une donnée historique et ethnographique. Mais ce fut aussi sa force car, utilisée comme stimulant et comme métaphore, la soucoupe lui a permis d'écrire de grandes pages prophétiques. On peut d'ailleurs poursuivre le parallèle : même fautive sur le plan historique, la fiction de l'état de nature a inspiré à Rousseau des pages qui resteront. Il en est ainsi pour Aimé Michel : même si les ovnis ne sont pas, comme il le pensait, des signes émanant d'une intelligence cosmique, mais relèvent, ce qui est probable mais pas certain, d'un registre d'interprétation plus simple, les pages du Principe de banalité resteront disponibles pour d'autres défis. Car qui sait ce que la balbutiante humanité pourra rencontrer sur sa route?

Il fut l'homme du proche et du lointain. Il avait la tête dans les étoiles, mais les pieds bien plantés dans la glèbe ou la neige de Saint-Vincent les Forts. Il était en toute simplicité, sans la préciosité qu'y mettent parfois les intellectuels, enfant du pays. Tous les sujets l'intéressaient, mais il avait une prédilection pour tout ce qui concernait la vie locale. La discussion, toujours informelle, pouvait, le même après-midi, partir du paradoxe EPR ; glisser soudain aux patois alpins (un de ses sujets préférés, et, d'après ce que je sais, une de ces dernières préoccupations) ; s'attarder sur les théories de Jovet (dont, entre parenthèses, il fut le propagandiste, 20 ans avant que le CNRS ne couronne ses travaux) ; rebondir sur l'étrangeté du roman chinois ; évoquer telle grande figure de ses amis ; effectuer quelques loopings du côté des soucoupes volantes ; repartir sur les lignées familiales de Saint-Vincent les Forts ou sur des souvenirs de

résistance, et se clore à l'heure du souper sur l'effondrement de Rome. Mais il n'était jamais si émouvant que lorsqu'il nous décrivait en détail les sommets avoisinants, qu'il avait tous conquis de haute lutte dans sa jeunesse, ce qui constituait probablement un de ses grands sujets de fièreté, et que la dégradation de sa santé lui interdisait à jamais.

(1) Au début, les "ils" désignaient les hypothétiques anthropophages du Gabon, auxquels j'aurais eu la chance d'échapper quand j'étais coopérant ; puis, à mon retour en France, ce furent mes élèves de terminale, ou bien l'administration de l'Education Nationale ; à la fin, c'était devenu une menace indéterminée, à laquelle ma bonne étoile me permettait d'échapper sans cesse. Il aimait beaucoup ce type de plaisanterie codée et répétitive.

(2) Sa papauté l'a peut-être, après tout, flatté quelque temps, mais il la traîna en tous cas par la suite comme une casserole.

(3) Aimé Michel m'a toujours affirmé qu'à la suite de sa maladie, il avait appris à penser sans les mots, sans jamais pouvoir, et pour cause, m'expliquer de quoi il s'agissait.

(4) Préface à mon livre Science-fiction et soucoupes volantes(Mercure de France, 1978)

(5) "Prélude à l'homme", in La liberté de l'esprit.

(6) Introduction à Métanoïa, Albin Michel.

(7) Communication personnelle ; texte inédit.

(8) Préface inédite à l'Animal, l'homme et Dieu, un beau livre de Michel Damien, paru aux éditions du Cerf.(1978)

(9) "Le principe de banalité", in Mystérieuses soucoupes volantes.(1974).

(10) "J'écris ton nom", in Question de,n° 66, 1986.

(11) Ibid.

(12) Il parlait toujours alors des "Puissances extérieures".